

**FISET, Louise (1998) *Soul pleureur*, Saint-Boniface,
Les Éditions du Blé, 46 p. [ISBN: 2-921347-50-4]**

Soul pleureur est le deuxième recueil de Louise Fiset. Le titre est un reflet fidèle de la thématique du recueil: paysages manitobains, surtout ceux de l'hiver, âme en détresse, musique personnelle, mélancolique, déception amoureuse, aliénation de francophone. Ce qui surprend, pour celui qui a lu le son premier recueil, *404 BCA Driver tout l'été* (1989), c'est un changement à peu près complet en ce qui concerne le style et les préoccupations du poète. *404 BCA Driver tout l'été*, qui raconte un été qu'a passé l'auteur à conduire des danseuses exotiques à travers l'Ouest canadien, était une poésie témoignage, une poésie choc, une poésie féministe, mais aussi une poésie qui rejetait les facilités du genre, qui comportait un souci de recherche de l'image et du mot justes. *Soul pleureur* représente une énorme évolution par rapport à *404 BCA Driver tout l'été*: poèmes nés d'une réflexion profonde sur les paysages manitobains et sur les paysages de l'âme, poèmes d'un langage dense plutôt qu'éclaté, poèmes d'une richesse métaphorique que son premier recueil ne laissait pas présager.

Un des aspects les plus frappants du recueil, c'est l'habileté de Louise Fiset à utiliser le paysage pour l'expression de ses états d'âme, mais de l'utiliser de telle sorte que l'on voit mieux non seulement l'état d'âme mais aussi le paysage, renouvelé en quelque sorte par l'émotion du poète. La femme trahie, amère, nous fait voir non seulement son désir de vengeance, mais aussi cette apparence presque surnaturelle du paysage manitobain, composé d'extrêmes, et d'où le compromis semble exclu:

Je regarde la sève couler sur les horizons hantés
où viennent se jeter des rivières de couleurs.
La vie finit par tuer n'importe qui n'importe comment.
Et moi qui m'arrache le cœur à l'aimer.

C'est un extra-terrestre
qui peinture le ciel par grands mouvements de vent.
Et le profil de cet esprit frappeur me cloue au sol.
Le temps chargé des crissements de l'air
ne va plus nulle part. Il reste à vieillir lui aussi.
Quand je m'effacerai la face à plat terre
engloutie lentement dans un silence visqueux

mes mains resteront crispées dans cette voûte céleste
pour l'éventrer à partir du centre.

Alors, j'aurai fini de penser à toi (p. 20).

Dans ces poèmes de la déception amoureuse, du désir de se venger, il est peut-être normal de voir surtout les paysages d'hiver. Souvent dans ces poèmes, on sent cruellement le froid, ce froid qui fascine les visiteurs au Manitoba, mais dont nous-mêmes avons tellement l'habitude qu'il faut un poète pour nous le restaurer tel quel, dans sa fraîcheur cruelle:

Les matins craquent à la surface des flaques d'eau qui
chaque jour gèlent en profondeur. La rivière redonnera
bientôt ses noyés pour que les familles en finissent
(p. 28).

Un autre thème obsédant de ce recueil, la survivance, inspire quelques-uns de ses meilleurs vers, tournant autour des paradoxes de vouloir garder sa langue en terre étrangère. Louise Fiset, d'origine franco-ontarienne, qui est passée par Moncton avant d'arriver au Manitoba, nous offre des images du francophone mal aimé que n'aurait pas désavouées un Hubert Aquin:

Je ne suis pas là à écrire mal pour conjurer le sort
Qui nous a placés sur terre
Mais pour conjuguer à l'indicatif présent
Le verbe haïr écrit en grosses lettres
Sur ma carte d'identité
Je traverse la vie avec mon paradoxe de francophone:
Conserver sa langue en la perdant tous les jours (p. 30).

Et en pensant au Patrice Desbiens de *L'homme invisible* et des *Poèmes anglais*, qui a évoqué mieux que personne la volonté farouche qu'il faut pour survivre en tant que francophone hors Québec, mais aussi la fragilité, la contingence de cette appartenance:

Ô soul pleureur!
Je suis jeune de chair et vieille de pierre
Sertie dans une mémoire acquise!
Je ne suis pas une chose qui est apprise.
Le fragment que je suis ne peut se résigner à l'aphonie
(p. 31).

Comme tous les autres thèmes trouvés dans ce recueil, celui du féminisme se caractérise par l'honnêteté et la lucidité.

Le féminisme de Louise Fiset est sans parti pris, un constat plutôt qu'une revendication:

Bonsoir le soir aux femmes-moineaux de l'hérédité.
 Je plie en cette lueur couchante
 Le bagage des couches du langage.
 Et je m'assieds tendrement
 Sur le beau tas de linge sale
 Laissé derrière comme par hasard
 Dans une mémoire d'homme (p. 41).

La densité, la richesse de ce recueil est attribuable en grande partie au don que possède Louise Fiset de passer du langage référentiel au langage métaphorique, de jouer sur le sens des mots (les «couches» du langage devenant un tas de «linge sale») et à passer à un niveau, si l'on veut, supérieur de métaphore (ce linge sale, le langage, laissé par hasard dans «une mémoire d'homme») qui signifie, dans ces vers et dans d'autres aussi, et mieux que le langage politique, le désir de dépassement linguistique du poète et de la femme.

Tous ces thèmes seraient disparates, beaucoup moins efficaces, n'eût été la forte impression d'unité des poèmes, impression créée sans doute par l'amertume qui les caractérise et par les paysages manitobains qui sont le reflet de cette amertume, mais aussi des paysages familiers pour qui connaît le Manitoba. La seule chose que l'on pourrait souhaiter à l'auteur de *Soul pleureur*, c'est de trouver une voix du printemps, car là aussi se trouveraient de beaux paysages.

Alan MacDonell
 University of Manitoba

GABORIEAU, Antoine (1999) *La langue de chez nous*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 286 p. [ISBN: 2-921353-61-X]

Antoine Gaborieau écrit dans l'avant-propos de son ouvrage, *La langue de chez nous*, que son but est «d'encourager à respecter le parler de chez nous et à lui garder de l'attachement. Ce parler qui est l'écho de notre passé est aussi une composante précieuse de notre patrimoine» (p. 13). Même si le lecteur trouvera que cet ouvrage n'est pas sans intérêt, il aura lieu de se demander ici et là de quel «chez nous» il s'agit. L'auteur affirme que «le lecteur trouvera des expressions